

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Band: 15 (1927)
Heft: 4

Artikel: Le rapport du P. Girard sur l'institut d'Yverdon
Autor: Perrochon, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE RAPPORT DU P. GIRARD SUR L'INSTITUT D'YVERDON

par HENRI PERROCHON, Docteur ès-lettres.

Il ne manque pas de tableaux intéressants et fidèles de l'existence que maîtres et élèves menaient à l'Institut que Pestalozzi dirigea à Yverdon durant une vingtaine d'années. D'anciens disciples, l'historien vaudois Vuillemin, le baron Roger de Guimps, Ramsauer ont retracé, dans leurs mémoires ou dans d'autres écrits, les impressions que leur avaient laissées leurs années de jeunesse passées dans l'établissement pestalozzien. Des visiteurs, le pasteur A. D. Chavannes, le pédagogue français Jullien, l'anglais Bell, l'allemand Frœbel n'ont point caché le plaisir et le profit qu'ils avaient eus au cours de leurs séjours. Et l'on se souvient des pages enthousiastes où Madame de Staël, dans son livre « De l'Allemagne », raconte l'apparition qu'elle fit à Yverdon, entourée de sa petite cour de Coppet, et les résultats de son examen rapide. Habile à pratiquer l'interview, une heure avec Pestalozzi avait suffi à cette journaliste de génie pour se faire une idée assez juste du système nouveau et de la manière dont il était appliqué. On pourrait allonger la liste de ces témoins bien informés et objectifs. Peu, cependant, ont réussi à tracer de ce qu'ils avaient vu, un tableau aussi complet et impartial que celui que nous donne le P. Girard, dans son « *Rapport sur l'Institut de M. Pestalozzi, à Yverdon, présenté à S. E. M. le Landamman et à la haute Diète des dix-neufs cantons de la Suisse* », imprimé à Fribourg, chez Béat-Louis Piller imprimeur cantonal, en 1810.

Les circonstances qui obligèrent le P. Girard à rédiger ce traité-rapport sont connues.

L'Institut d'Yverdon, qui avait eu des débuts heureux, connaissait des jours plus difficiles. Ce n'était point encore le déclin, qui devait survenir quelques années plus tard ; mais, on commençait à sentir les conséquences funestes de certains défauts d'organisation et de méthode. Et les rivalités entre maîtres, entre Schmidt et Niederer en particulier, tendaient à introduire dans une maison jusqu'alors paisible, un esprit de chicane, stérile et néfaste. Pestalozzi se rendait compte de l'évolution qui se produisait dans l'esprit de ses subordonnés, et surtout, il était sensible aux critiques de plus en plus fortes que répandaient les détracteurs de son œuvre et de ses idées. Pour répondre à ces attaques, Pestalozzi demanda à la Diète, le 20 juin 1809, de donner une marque publique d'attention à son école yverdonnoise et à la méthode qui y était employée, en envoyant sur les lieux des examinateurs compétents et impartiaux. Une année à peine après son installation en terre romande, en automne 1805, il avait prié le Conseil d'Etat vaudois de charger une commission d'examiner les résultats de son système. En 1809, c'est au gouvernement central qu'il s'adressait. Il ne s'agissait point d'ailleurs de mendier un secours matériel ou moral ; il désirait seulement voir sa patrie agréer le fruit de ses méditations et de ses travaux. La Diète ne pouvait pas écarter une demande ainsi présentée. Pour témoigner sa bienveillance envers un homme qui avait « sacrifié ses intérêts personnels au bien de l'humanité », convaincue d'ailleurs que les problèmes d'éducation devaient intéresser la Confédération, la Diète décréta le 22 juin que le Landamman de la Suisse « serait prié de faire examiner par des hommes instruits et sur les lieux mêmes, l'institut d'Yverdon et sa méthode, ...et que le rapport résultant de l'examen serait communiqué dans son temps aux louables cantons. » Le Landamman, Louis d'Affry, se mit en quête de commissaires versés dans les questions pédagogiques en ayant, comme il le dit, « un

sentiment intime et pur de la dignité de l'homme, ainsi que de la religion et de la morale ». Son choix tomba sur un magistrat bâlois, Abel Mérian, un mathématicien bernois, Fr. Trechsel, et le P. Girard. Sitôt nommés, par décret du 18 novembre, et munis d'instructions détaillées et précises, les commissaires partirent pour Yverdon, où ils restèrent plusieurs jours. Ce sont leurs observations qui sont consignées dans le rapport que le P. Girard écrivit dans les deux langues, et data du 12 mai 1810. La Diète, dans sa séance du 7 juin, décida que le manuscrit serait imprimé et qu'on en tirerait cent exemplaires allemands et cinquante français.

En chargeant le P. Girard de rédiger le rapport, résultat de leurs recherches communes, Mérian et Trechsel savaient que nul n'était plus compétent en ces matières que le cordelier fribourgeois. Préfet des écoles françaises de sa ville natale depuis deux ans, l'auteur du « *Plan d'éducation pour la Suisse entière* » jouissait d'une réputation déjà étendue. D'autre part, les idées de Pestalozzi ne lui étaient pas inconnues. Lorsqu'il avait été à Lucerne, archiviste de Stapfer, il avait entendu parler du directeur de l'orphelinat de Stans. Plus tard, à Berne, il avait été en relations suivies avec le doyen Ith, qui, en 1802, avait examiné avec intérêt les idées pestalozziennes sur l'enseignement élémentaire et avait été enthousiasmé des résultats auxquels il était parvenu à Berthoud.

Le rapport du P. Girard suit l'ordre que d'Affry avait fixé dans ses instructions.

Il commence par une esquisse rapide de ce qui frappe le visiteur pénétrant dans l'ancien château converti en école, où deux cent cinquante personnes, de sexes et d'âges divers, appartenant à des races et à des confessions différentes, vivent autour du vieillard « qui embrasse toute cette vaste famille par sa sollicitude et sa cordialité ». Quatre sections sont groupées sous une seule direction : l'école des garçons, qui, en novembre 1809, comptait 165 élèves, dont 137 internes et 22 externes, celle des filles,

encore en formation, une école normale d'instituteurs forte de 32 étudiants, presque tous étrangers et prenant leur pension en ville, une école d'institutrices, la plupart pensionnaires. Une trentaine de maîtres se partagent la surveillance et l'enseignement, dont le P. Girard passe en revue les diverses branches. Quelques notes biographiques sur le fondateur de l'Institut terminent cette première partie.

Puis viennent des « observations ». L'auteur les a voulues claires et précises, franches et loyales surtout, car ce n'est point un éloge que Pestalozzi a sollicité, mais l'exposé des résultats d'un examen impartial. Sur quels principes repose le système préconisé à Yverdon ? Le P. Girard les énumère. Il montre l'importance accordée à la connaissance intuitive, à l'assimilation des premiers éléments, à la gradation mesurée et lente dans l'acquisition des connaissances. Il n'oublie pas de relever la part importante que Pestalozzi réserve à la propre activité de l'enfant, et de souligner que le but poursuivi est de former « l'homme complet », et de ne négliger ni le corps, ni l'esprit, ni le cœur, en tenant compte toutefois du caractère de chaque individu et de sa vocation particulière.

Certains admirateurs du grand pédagogue, persuadés qu'il avait découvert le premier ces principes, ne se lasaient pas d'en proclamer la nouveauté et de prédire l'avènement d'une pédagogie transformée. On vivait alors des années de bouleversements ; après les tempêtes de l'ère révolutionnaire, on désirait reconstruire la société sur des bases nouvelles. Pour préparer les jeunes générations au rôle qu'elles devraient jouer dans les « temps nouveaux », dont on prophétisait la venue, d'aucuns pensaient qu'il fallait renoncer aux méthodes anciennes et périmées. Ces braves gens, dans leur enthousiasme et leur candeur, faisaient table rase du passé, sans soupçonner tout ce que Pestalozzi — lui-même l'a reconnu — devait à ses devanciers. Le P. Girard le sait aussi et ne le cache pas. Cependant, s'il montre ce qu'il doit à Francke, à Basedow, à

Rochow comme à Rousseau, ce n'est point pour abaisser son mérite. Le pédagogue zurichois, moins maître de sa pensée que l'écrivain genevois, n'aura pas pu s'exprimer comme lui avec éloquence et génie, mais il « aura la gloire d'avoir passé ses jours au milieu d'une foule d'enfants, consacrant à leur éducation ses veilles, sa fortune et son cœur ».

Après avoir analysé l'esprit animant la pédagogie d'Yverdon, le P. Girard examine comment il est appliqué dans l'enseignement des diverses matières d'un programme, que le rapporteur trouve encore trop chargé dans les classes inférieures. Il a aussi quelques critiques sur la manière dont est enseignée la langue maternelle, qui est moins importante aux yeux des disciples de Pestalozzi que les mathématiques. La géométrie, l'algèbre, le calcul oral sont l'objet de réformes continuelles; et les enfants font dans ce domaine des progrès rapides et étonnants. La géographie occupe une place trop « ambitieuse » au dire du rapporteur; l'histoire est considérée non comme un tissu de dates et de faits, mais comme un tableau qui fait saisir à l'enfant la marche des événements selon les arrêts de la Providence. La physique ne joue pas le rôle qu'elle devrait avoir dans un programme bien établi. Le P. Girard est étonné du but assigné aux exercices de devoir linéaire; il doute qu'en traçant des arabesques ou d'autres figures, sans règles et sans compas, l'enfant puisse se former le goût. Sur le chant et la musique, il n'a guère de remarques à formuler. L'instruction religieuse retient plus longtemps son attention. L'esprit qui l'anime est excellent, mais la forme qu'il revêt l'est moins: trop de raisons philosophiques dans le début du cours, trop de théologie... L'étude de l'histoire des Hébreux ne vient qu'après des quantités de leçons de morale abstraite... Les exercices de piété, le sermon du dimanche pour les élèves protestants devraient aussi être mieux adaptés à l'âge des auditeurs. Les jeunes catholiques vont à la messe à Cheyres, à Estavayer ou à Assens, et le catéchisme leur est donné par un des maîtres

de leur confession. Enfin le P. Girard ne voit guère l'utilité, dans une école de ce genre, de l'enseignement du latin et du grec, qui a du reste peu d'amateurs. Mais ce qu'il critique le plus, c'est l'importance exagérée donnée aux mathématiques qui, sous l'influence de Schmid, étaient devenues la principale occupation des maîtres et des élèves.

Arrivé au terme de ses observations, le P. Girard, pour se conformer aux instructions du Landamman, envisage l'utilité de la méthode pestalozzienne. Il ne doute pas que les principes mis à sa base, et qui sont l'expression du bon sens et de l'expérience, doivent animer toutes les écoles. Mais les procédés employés à Yverdon, ont-ils une valeur générale ? peut-on les appliquer ailleurs ? Une école d'externes ne peut pas prendre modèle sur un institut qui exerce une action isolée et continue sur des enfants appartenant à une classe aisée. Dans les villages, point n'est besoin d'un programme si vaste, et les matières enseignées doivent l'être dans un esprit pratique. Dans les écoles secondaires, pas plus que dans les lycées, on ne peut point copier un établissement d'un genre si particulier. « L'institut poursuit son chemin, nos institutions poursuivent le leur, et il n'y a nulle apparence que l'on ne se rencontre jamais ¹ ». Et le P. Girard regrette que Pestalozzi ne puisse avoir une influence plus grande ; les circonstances, en l'obligeant à modifier ses plans et à ouvrir sa maison à des enfants de tout âge et de toutes conditions, l'ont empêché de réaliser son rêve : créer une école primaire modèle. Ce désir est resté à l'état de projet, ce ne « sera qu'une pensée dans sa vie inquiète et laborieuse, une belle pensée qui honorera son cœur et fera vivre sa mémoire. » Rendre justice à ses intentions et à ses efforts persévérants ; pro-

¹ Il est certain que l'Institut d'Yverdon eut peu d'influence sur les écoles publiques de l'époque ; il n'en eut point sur les établissements primaires et secondaires d'Yverdon comme le remarquait, en 1925, dans une causerie sur « Yverdon et son collège au temps de Pestalozzi », M. John Landry, qui était bien informé de tout ce qui se rapporte au passé de cette ville.

fitier de ses idées utiles ; plaindre son destin qui l'a empêché de faire précisément ce qu'il voulait : telle est la conclusion pleine de justesse et de compréhension. Les dernières années de Pestalozzi, comme le déclin de l'Institut d'Yverdon, devaient démontrer combien le P. Girard avait été sage dans ses jugements.

Écrit en un style correct et simple, le rapport du cordelier est un modèle du genre, abondant en remarques pénétrantes et fines. Une expérience déjà longue de l'enseignement, une connaissance sûre des divers systèmes, de leurs avantages et de leurs déficits, son attachement aux idées éprouvées de Rollin et d'autres pédagogues de bon sens, un esprit large, mais point chimérique, lui ont permis de porter des critiques nuancées et toujours tempérées par la charité. Michelet, dont le romantisme se plaisait aux antithèses éloquentes et simplistes, et dont l'anticléricisme troublait parfois la vision, a vu dans Girard un rival secret et faux de Pestalozzi. Michelet ne s'était probablement pas donné la peine de lire le rapport en entier. Son jugement ne résiste point à l'examen le plus superficiel et n'a pas été repris par les historiens de la pédagogie, tel que Fr. Guex et G. Compayré, louent au contraire l'impartialité du moine fribourgeois. Daguet, dans « Le Père Girard et son temps »¹, raconte que le cordelier souffrit de telles angoisses en écrivant son rapport, où il devait dire la vérité sans atténuations mensongères, et en pensant que ses observations peinaient peut-être le vieillard dont il admirait le zèle persévérant, qu'il en tomba malade. Je ne sais. Mais il est certain que Pestalozzi, de caractère pourtant si susceptible, ne garda pas rancune au rapporteur de ses critiques sincères et fondées. En 1817, il vint à Fribourg visiter ses écoles, et le loua fort des résultats de son travail et d'une méthode que le séjour à Yverdon en novembre 1809 avait d'ailleurs contribué à enrichir.

¹ Tome I, pp. 217-219.